

Texte 1. Karl Marx, *Le Capital*, livre I, Paris, Puf, 1993, 565-567.

Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. Elle détruit par la même à la fois la santé physique des ouvriers des villes et la vie intellectuelle des ouvriers agricoles. Mais en détruisant les facteurs d'origine simplement naturelle de ce métabolisme, elle oblige en même temps à instituer systématiquement celle-ci en loi régulatrice de la production sociale, sous une forme adéquate au plein développement de l'homme. Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la mutation capitaliste du procès de production apparaît en même temps comme le martyrologue des producteurs, le moyen de travail apparaît comme le moyen d'assujettir, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du procès de travail comme répression organisée de sa vitalité, de sa liberté, et de son autonomie d'individu. La dispersion des ouvriers agricoles sur de plus grandes surfaces brise en même temps leur force de résistance, tandis que la concentration accroît celle des ouvriers des villes. Comme dans l'industrie urbaine, l'augmentation de la force productive et le plus grand degré de fluidité du travail ont payés dans l'agriculture moderne au prix du délabrement et des maladies qui minent la force de travail proprement dite. Et tout procès de l'agriculture capitaliste est non seulement un art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les Etats-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur.

Texte 2. John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Paris, Editions Amsterdam, 2011, p. 62-63.

L'un des aspects essentiels du concept de métabolisme est l'idée qu'il constitue la base à partir de laquelle la vie peut être préservée, à partir de laquelle croissance et reproduction sont possibles. Contredisant l'idée selon laquelle il aurait été aveugle aux problèmes écologiques et incapables de percevoir les limites naturelles de la production, Marx utilise le concept de rupture métabolique pour saisir l'aliénation matérielle des êtres humains vis-à-vis des conditions naturelles de leur existence dans le capitalisme. Affirmer que l'agriculture capitaliste à grande échelle créait une rupture métabolique entre les êtres humains et la terre revenait à affirmer que les conditions fondamentales de la préservations de la terre étaient violées.

Texte 3. Jean-Philippe Deranty, « Travail, vie et pouvoir : le travail vivant face aux théories de la biopolitique », in A. Cukier (dir.), Travail vivant et théorie critique, Paris, Puf, 2017.

Les textes de la maturité définissent explicitement l'Arbeitskraft comme « mise en mouvement » des forces vitales, « du corps propre, des bras, des jambes, de la tête et des mains » (K. Marx, *Le Capital*, p. 199). La capacité de travail est « capacité de l'individu vivant », qui « occasionne la dépense d'un quantum déterminé de muscle, de nerfs, de cerveau humain » (ibid., p. 192). C'est à partir de là que peuvent se développer les idées déjà rencontrées – et qui se retrouvent donc de manière éparse dans les textes de la maturité – selon lesquelles, d'une part, dans le travail vivant l'être humain se transforme dans son identité en même temps qu'il se reproduit dans son existence, que par là il transforme le monde et qu'il le transforme avec les autres ; et d'autre part, de manière critique, qu'une société émancipée d'individus émancipés nécessite une émancipation du travail.

Texte 4. G. W. F. Hegel, *Système de la vie éthique*, Paris, Payot, 1992, p. 118

« Parce que l'objet subsume sous lui le travail, il est en tant que réel dans le rapport (de même qu'auparavant il était annihilé et posé comme pure abstraction d'un objet) car en tant que subsumant il est identité de l'universel et du particulier, ce dernier dans l'abstraction à l'encontre du sujet ; par là le travail est aussi un travail réel ou vivant (*reale oder Lebendige Arbeit*), et sa vitalité est à connaître en tant que totalité, mais chaque moment est en lui-même en tant qu'un travail vivant spécifique, et en tant qu'objet particulier »

Texte 5. *Ibid.* « Pour l'objet vivant subsumant et pour le travail vivant, il y a d'abord subsomption de l'intuition sous le concept, puis du concept sous l'intuition, puis l'identité des deux. L'objet vivant subsumé sous le concept est *la plante*, attachée à l'élément, ou à la pure quantité de la terre, et se produisant contre l'élément de l'air dans la production infiniment multiple (par le concept de son entière individualité et de sa totalité propres) ; chaque partie de la plante est en elle-même un individu, une plante complète, elle ne se maintient à l'encontre de sa nature inorganique que par le fait qu'elle se produit tout entière en chaque point de contact (ou dépérit sur tige), elle est adonnée au produire (au concept absolu qui consiste à être l'opposé de soi-même)». Puisqu'elle se tient ainsi sous la puissance de l'élément, le travail est lui aussi principalement dirigé contre l'élément et mécanique, mais il concède à l'élément le soin de contraindre la plante au produire ; le travail ne peut pas avoir, ou guère, la vitalité spécifique de la plante, il est vivant en ceci qu'il consiste tout entier à changer seulement sa forme extérieure de l'élément, qu'il ne le détruit pas chimiquement, ne détruit pas cette nature inorganique, qui elle-même n'est qu'en relation au vivant et laisse faire celui-ci ».

Texte 6. *Ibid.*, p. 119. « Par là, le travail contre l'animal est moins dirigé sur sa nature inorganique qu'il ne l'est sur la nature organique elle-même ; car l'objectif n'est pas un élément extérieur, mais l'indifférence de l'individualité. Le subsumer est déterminé comme domptage de la particularité de l'animal pour la sorte d'usage qui est conforme à la nature ; tantôt plus négatif, une contrainte, tantôt plus positif, comme une confiance de l'animal, tantôt aussi d'une manière telle que ce soit simplement le produire naturel des animaux qui sont déterminés, destinés qu'ils sont à être annihilés dans le manger, de même que les plantes sont élémentairement destinés aux animaux »

Texte 7. *Ibid.*, p. 120. « La domestication des animaux subjectivement envisagée est un besoin bien plus diversifié, mais ils ne peuvent encore être pensés ici en tant qu'ils sont des moyens, car ne ce serait pas une subsomption du concept sous l'intuition, ce ne serait pas là le point de vue du travail vivant ; celui-ci est une association des animaux pour le mouvement et la force ; et la joie de cette propagation est d'abord le point de vue dont il s'agit ici »

Texte 8. *Ibid.*, p. 122. « Les parents sont l'universel, et le travail de la nature vise à la suppression de ce rapport tout comme le travail des parents qui suppriment toujours davantage la négativité extérieure de l'enfant et par là même posent une négativité plus grande et par là une plus haute individualité ».

Texte 9. *Ibid.*, p. 142. « L'enfant est, à l'encontre du phénomène, l'absolu, le rationnel du rapport, et ce qui est éternel et durable, la totalité qui se reproduit elle-même comme telle. Mais puisque dans la famille, en tant que totalité la plus haute dont la nature soit capable, cette identité absolue reste justement quelque chose d'intérieur, et n'est pas posée dans la forme absolument elle-même, pour cette raison la reproduction de la totalité, est, elle aussi, un phénomène, celle des enfants. Dans la totalité véritable, la forme est tout simplement une avec l'essence, donc son être n'est pas la forme dispersée dans la singularité des moments ; ici par contre ce qui persiste est un autre que l'étant ; autrement dit, la réalité transmet sa persistance à un autre, qui lui-même à son tour ne dure qu'en tant qu'il devient et transfère à un autre son être qui ne peut demeurer en lui.»

Texte 10. Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Paris, Les éditions sociales, 2011, p. 322.

« Le travail objectivé cesse d'être mort dans la matière, d'y exister comme forme externe, indifférente, puisqu'il est posé lui-même à nouveau comme moment du travail vivant. »

Texte 11. *Ibid.*, p. 448. Ce n'est pas l'unité des hommes vivants et actifs avec les conditions naturelles, inorganiques de leur échange de subsistance avec la nature, par conséquent, leur appropriation de la nature, qui demande à être expliquée ou qui est le résultat d'un processus historique, mais la séparation entre ces conditions inorganiques de l'existence humaine et cette existence active, séparation qui n'a été posée comme séparation totale que dans le rapport du travail salarié et du capital »

Texte 12. *Ibid.*, p. 365. Dans le procès de production lui-même – où le capital restait constamment présupposé en tant que valeur – sa valorisation apparaissait comme entièrement dépendante du seul rapport entre lui-même en tant que travail objectivé et le travail vivant : c'est-à-dire du rapport entre capital et travail salarié ».

Texte 13. *Ibid.*, p. 422. Si nous examinons d'abord le rapport pour ce qu'il est devenu, le fait que la valeur soit devenue le capital, et si nous considérons le travail vivant comme une simple valeur d'usage en face du capital, de sorte que le travail vivant apparaisse comme un simple moyen de valoriser le travail objectivé, mort, pour imprégner ce travail objectivé d'une âme vivifiante et pour perdre son âme propre au profit de celui-ci (avec pour résultat le fait d'avoir produit la richesse créée comme richesse d'autrui, et n'avoir produit pour lui-même que l'indigence de la puissance de travail vivante), notre problème se présente tout simplement comme suit : dans et par le procès lui-même, sont posées les conditions réelles du travail vivant, ses conditions de fait (à savoir, matériau où il doit se valoriser, instrument au moyen duquel il doit se valoriser, et moyens de subsistance avec lesquels il faut attiser la flamme de la puissance de travail vivante pour qu'elle travaille et ne s'éteigne pas, et qui apportent les substances nécessaires à son procès vital), et ces conditions réelles y sont posées comme des existences étrangères et autonomes – ou comme mode d'existence d'une personne étrangère, comme des valeurs qui, face à la puissance de travail vivante (elle-même isolée et subjective, par rapport à ces valeurs) tiennent à elles-mêmes, sont des valeurs pour soi et donc des valeurs qui constituent de la richesse étrangère à la puissance de travail, la richesse du capitaliste.

Texte 14. *Ibid.*, p. 413. Le travail séparé de tous moyens et objets de travail, de toute son objectivité. Le travail vivant, existant comme abstraction des moments cités de son effectivité réelle (également nonvaleur) ; ce complet dépouillement, cette existence purement subjective du travail, démunie de toute objectivité. Le travail comme la *pauvreté absolue* : la pauvreté non comme manque, mais comme exclusion totale de la richesse objective.

Texte 15. Clive Hamilton, « Human Destiny in the Anthropocene », in C. Hamilton, F. Gemenne et C. Bonneuil (dir.), *The Anthropocene and the Global Environment Crisis*, New York, Routledge, 2015, p. 35 (traduit dans Ian Angus, *Face à l'anthropocène*, Québec, Ecosociété, 2018, p. 147)

Le problème fondamental de la Terre (et de l'humanité) tient au décalage entre, d'une part, les brèves échelles de temps des marchés et des systèmes politiques qui leur sont associés, et, d'autre part, les échelles de temps beaucoup plus longues que requiert le système terrestre pour soutenir l'activité humaine. La crise du climat n'a pas lieu parce que le système marchand fonctionne mal, mais bien parce qu'il fonctionne trop bien ; c'est avec une efficacité redoutable qu'il accélère les cycles mondiaux de l'énergie et de la matière. Le progrès technologique et la mondialisation de la finance, des transports et des communications ont huilé l'engrenage des composantes du système planétaire qui relèvent de la volonté humaine, et, ce faisant, les ont accélérées. Autrement dit, le tempo du métabolisme du marché est beaucoup plus rapide que celui du système terrestre, mais, dans l'Anthropocène, ceux-ci ne sont plus indépendants l'un de l'autre.

16. Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'heure du capital*, Paris, La Fabrique, 2017, p. 114

« La loi de 1847 a fini par sonner le glas de l'eau comme source d'énergie viable dans l'industrie du coton britannique. Ce qui nous permet de proposer une réponse à notre principale question : le capitalisme du coton s'est tournée vers la vapeur parce qu'il offrait un pouvoir supérieur sur la main d'œuvre. Inutile de dire que d'autres motifs ont joué : le passage de l'eau à la vapeur a en effet été surdéterminé par un ensemble de tendances du capitalisme britannique du début du XIXe siècle que nous ne pouvons pas toutes étudier ici. Mais le pouvoir sur la main d'œuvre a été un facteur dominant de la transition [...] La vapeur était le substitut parfait de la main d'œuvre, prêt à la remplacer par une infanterie de machines, parce qu'elle était tout ce que la main d'œuvre n'était pas. Toutes ses vertus étaient constituées comme la négation des vices de la classe ouvrière. Mais elle contrastait tout autant avec les autres forces motrices existantes, et notamment l'eau, dont les insuffisances apparentes étaient étrangement analogues à celles des ouvriers. Contrairement à l'eau, la vapeur était appréciée parce qu'elle n'avait pas de lieu propre, pas de loi extérieure à elle-même, pas d'existence résiduelle hors de celle suscitée par ses propriétaires ; elle était absolument, et même ontologiquement, soumise à ceux qui la possédaient. L'objectif de ces machines – garantir un pouvoir absolu sur la main d'œuvre – était conçu comme nécessité une force motrice sur laquelle le capital pouvait exercer un pouvoir absolu tout en offrant au capital toute la puissance dont il avait besoin. Dans les pouvoirs sans pouvoir considérables de la vapeur, le capital britannique a trouvé la source idéale de son pouvoir de classe »

Texte 17. Paul Burkett, *Ecological Economics : Toward a Red and Green Political Economy*, Chicago, Haymarket, 2009, p. 190.

Notre enquête a également révélé que, à plusieurs reprises dans *le Capital*, Marx considère la création la création de la plus-value en termes de différence entre : (1) l'équivalent énergétique de la valeur de la force de travail telle qu'elle est déterminée par le travail requis pour produire les moyens de subsistance achetés avec le salaire, et (2) l'énergie dépensée par la force de travail dans la mesure où elle correspond au contenu énergétique de la marchandise dans laquelle la valeur est objectivée.

Texte 18. Laurent Garrouste, « La grande ruée sur la nature », in V. Gay et M. Löwy (dir), Dossier « Écologie et capitalisme », *Contretemps*, n°11, 2012, p. 26

Quatrième dimension de cette ruée, à la confluence des crises sociale et écologique : l'augmentation de l'exploitation physiologique de la force de travail humaine, force vivante, naturelle et sociale, accompagnant le renforcement de son exploitation économique, l'extorsion de plus-value en termes marxistes. Les indicateurs disponibles montrent en effet un approfondissement de cette exploitation tant au Nord qu'au Sud. Dans les anciens pays industrialisés, l'augmentation de l'espérance de vie ne s'est pas traduite par une résorption des inégalités sociales face à la mort et à la maladie, ce que viennent de confirmer une nouvelle fois les dernières statistiques françaises.

Cet écart renvoie principalement aux conditions de travail et aux conditions de vie déterminées par la place dans le processus de production qui se sont détériorées ou ne se sont pas améliorées pour la majeure partie des salarié-e-s durant les dernières décennies. L'intensité de la pression physique et psychique au travail conduit à une exploitation physiologique dont l'effet est de détériorer la santé à échéance brève ou longue, conduisant à l'usure et à la mort précoce des travailleurs. Au Sud, les formes les plus féroces d'exploitation ont libre cours, ce dont témoignent le nombre beaucoup plus élevé de victimes d'accidents du travail ou de maladies professionnelles ou encore une espérance de vie plus courte qu'au Nord. La ruée sur la nature et le vivant n'épargne pas le corps même des hommes et des femmes. [une note ici renvoie à Laurent Garrouste, « De la lutte contre l'exploitation physiologique à la transformation écosocialiste du travail », in Vincent Gay (dir.), *Pistes pour un anticapitalisme vert*, Syllepse, 2010, p. 77-98].

Texte 19. Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire*, op. cit., p. 189-190

Dans le rapport *Climate Change and Labour : Impacts of Heat in the Workplace*, plusieurs fédérations syndicales et programmes de l'ONU ont attiré l'attention sur ce qui pourrait bien être l'expérience la plus universelle et la plus largement ignorée du réchauffement mondial : il fait de plus en plus chaud au travail. Le travail physique chauffe le corps. S'il a lieu au soleil ou dans des locaux qui ne disposent pas de systèmes d'air conditionnés adéquats, des températures excessivement hautes provoqueront des sueurs plus abondantes et diminueront la puissance corporelle, jusqu'à ce que le travailleur soit victime d'un coup de chaleur, ou pire encore. Ce ne sera pas un supplice pour le développeur de logiciels ou le conseiller financier lambda. Mais pour des gens qui récoltent des légumes, construisent des gratte-ciels, pavent des routes, conduisent des bus, cousent des vêtements dans des usines mal ventilées ou réparent des voitures dans des garages de fortune, ça l'est déjà : et la plupart des jours de travail exceptionnellement chauds sont désormais de nature anthropogène. A chaque petite élévation des températures moyennes sur Terre, les conditions thermiques dans des millions de lieux de travail dans le monde s'aggravent un peu plus, surtout dans les régions tropicales et subtropicales où vit la majorité de la population active – près de quatre milliards de personnes. [...] L'extraction de valeur reste probablement la machine à extorsion centrale, mais les effets explosifs du changement climatique ne se transmettent pas de manière directe selon cet axe. S'il y a une logique globale du mode de production capitaliste avec laquelle s'articulera l'élévation des températures, c'est sans doute plutôt celle du développement inégal et combiné. Le capital se développe en attirant les autres rapports sans son orbite ; tandis qu'il continuera à accumuler, les gens pris dans ces rapports extérieurs-mais-intégrés – pensez aux éleveurs du nord-est de la Syrie – en tireront peu de profit, voire aucun, et pourraient bien ne pas même se rapprocher du seuil du travail salarié. Certains amassent des ressources tandis que d'autres, hors de la machine à extorsion mais dans son orbite, luttent pour avoir une chance de produire. Si une catastrophe s'abat sur une société – profondément divisée et profondément intégrée, il y a des risques qu'elle commence à se disloquer suivant certaines de ces fissures

Texte 20. James O'Connor, « Uneven and Combined Development and Ecological crisis », in *Natural Causes. Essays in ecological marxism*, New York, Guilford Press, 1998, p. 187 puis p. 198.

Le développement inégal est généralement défini en termes politico-économiques et socio-économiques (relations entre l'État et l'économie, et relations entre la classe sociale et l'économie). L'objet de l'étude est la distribution spatiale inégale, produite historiquement, de l'industrie, de l'agriculture, des mines, des banques, du commerce, de la consommation, de la richesse, des relations de travail, des configurations politiques, etc. [...] Le développement inégal a entraîné la destruction de nombreuses ressources naturelles ; le développement combiné y a ajouté la pollution, les dangers des déchets toxiques et l'empoisonnement par les pesticides. Lorsque le développement inégal et le développement combiné du capital sont eux-mêmes combinés, il semblerait que la superpollution dans les zones industrielles s'explique par la superdestruction des terres, tandis que les ressources et la pollution dépendent les unes des autres. Elles sont le résultat nécessaire d'un même processus universel de « valorisation » du capital. L'épuisement et la pollution ne sont donc pas des questions indépendantes. Les richesses naturelles du monde sont épuisées et transformées en déchets, souvent dangereux, par l'accumulation mondiale du capital. Et les sous-produits indésirables - la pollution - ont pour effet d'épuiser les ressources. En d'autres termes, plus le taux de profit est élevé, plus le taux d'accumulation est élevé, plus le taux d'épuisement est élevé, qui lui-même conduit indirectement à un taux de pollution plus élevé. Par exemple, l'extraction et la production de pétrole épuisent les ressources en combustibles fossiles ; le pétrole est transformé en produits pétrochimiques qui nuisent à l'homme et à la nature.

Texte 21. Ian Angus, *Face à l'anthropocène : le capitalisme fossile et la crise du système terrestre*, Montréal, Ecosociété, 2016, p. 159

Mais la grande percée militaire du pétrole en tant que source de carburant est attribuable à la décision prise en 1912 par le Royaume-Uni de convertir ses navires de guerre au pétrole. Comme ce fut le cas lors de la transition énergétique de l'hydraulique au charbon dans les filatures britanniques, la lutte des classes joue un rôle déterminant dans ce choix. EN 1910, Winston Churchill, alors secrétaire à l'Intérieur, fait appel à l'armée pour briser les grèves qui perturbent les mines de charbon galloises ; ces dernières sont les uniques sources d'antracite, un charbon de qualité supérieures que nécessitent les navires de guerre. Sitôt nommé premier lors de l'Amirauté en 1911, il s'empresse de lancer un programme de conversion de la flotte au pétrole. « En adoptant une nouvelle source d'énergie pour la Royal Navy, le gouvernement [...] s'émancipait des revendications politiques formulées par les mineurs de charbon » (Timothy Michell, *Carbon democracy. Le pouvoir politique à l'ère du pétrole*, Paris, La Découverte, 2013, p. 80-81).

Texte 22. Karl Marx, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 805-806

Le mouvement historique qui transforme les producteurs en ouvriers salariés apparaît ainsi, d'un côté, comme leur affranchissement de la servitude et de la loi des corporations, et c'est ce côté seul que retiennent nos historiographes bourgeois. Mais, de l'autre côté, ces affranchis de fraîche date ne deviennent vendeurs d'eux-mêmes qu'après avoir été dépouillés de tous les moyens de production et de toutes les garanties qu'offraient pour leur existence les anciennes institutions féodales. Et l'histoire de cette expropriation est inscrite dans les annales de l'humanité en caractère de sang et de feu. [...] Dans l'histoire de l'accumulation initiale, les moments qui font époque sont tous les bouleversements qui servent de leviers à la classe capitaliste en formation ; mais surtout ce sont les moments où de grandes masses d'hommes ont brusquement et violemment été arrachés à leurs moyens de subsistance et jetés, prolétaires hors-la-loi, sur le marché du travail. La base de tout ce processus, c'est l'expropriation hors de sa terre du producteur rural, du paysan »

Texte 23. Alexis Cukier, « Démocratiser le travail dans un processus de révolution écologique et sociale », *Les Possibles*, n°24, 2020.

La transformation du système productif dans un processus de révolution écologique et sociale suppose une puissante mobilisation sociale pour l'imposer contre les intérêts capitalistes, mais aussi d'une part un processus démocratique de grande ampleur pour établir les besoins prioritaires et planifier la transition, et d'autre part une énorme somme de travail, pour démanteler ou reconverter les industries les plus polluantes, réparer les dégâts environnementaux qui peuvent l'être, décarboner autant que possible l'ensemble des secteurs productifs, et donc aussi, entreprise par entreprise, transformer les manières de travailler. Il n'y a aucun maximalisme, dès lors, à établir ces principes : il est nécessaire que 1. tou.te.s les travailleur.ses et tou.te.s les citoyennes soient directement impliqué.e.s dans la délibération, la décision et la mise en œuvre de la planification écologique requise ; 2. qu'ils et elles aient le temps de le faire ; 3. que les décisions créent une forme d'obligation démocratique et deviennent des prescriptions pour l'ensemble des manières de travailler ; 4. que l'autonomie des travailleurs et travailleuses soit respectée, et que leur légitimité sur les activités qu'ils et elles effectuent soient reconnues, sans quoi ces prescriptions resteraient lettre morte et la planification un plan bureaucratique sans prise sur le réel. Cantonner cette question à un problème de démocratisation de l'État paraît fort irréaliste : comme on l'a montré, la priorité est de démocratiser le travail pour le mettre au service d'un tel processus d'évolution révolutionnaire.